

L'apparence suivant Marcel Conche

Marc MIGINIAC
Université de Tours, ICD

Mots-clefs : Naturalisme, présocratiques, aléatoire, athéisme.

Résumé

Après quelques notions de métaphysique qui permettent de considérer ce qui constitue le Tout pour un philosophe naturaliste, nous définirons l'apparence. L'apparence, c'est la manière dont la chose en soi se révèle à notre connaissance. Pour Marcel Conche, elle est ni apparence-de, ni apparence-pour, mais apparence globale, absolue. L'intervention du temps, transforme alors cette apparence en Être, perdu dans le temps éternel.

Il est nécessaire tout d'abord après quelques notions de métaphysique, d'essayer de montrer ce que signifie l'apparence en métaphysique, avant de définir ce qu'elle a de spécifique chez Marcel Conche.

Marcel Conche est un métaphysicien c'est-à-dire un philosophe qui s'attache à découvrir la nature fondamentale de la réalité. Écartant l'idée d'une création divine de celle-ci, il s'agit pour lui de concevoir un système cohérent et rationnel à la recherche de la vérité. Il va donc falloir tenter de montrer ce que l'on entend par la notion d'apparence dans la réalité, puis la signification de cette idée pour Marcel Conche.

Quelques notions de métaphysique

« La philosophie recherche la vérité au sujet du Tout de la réalité – lequel est infini puisqu'il n'y a rien d'autre qui pourrait le limiter. »¹ dit Marcel Conche dans *Métaphysique*.

Le Tout de la réalité est différent de ce qui est ordinairement pensé par l'opinion commune ; la *doxa*, c'est-à-dire l'ensemble des opinions reçues sans discussion comme évidentes pour une époque donnée, considère le Tout comme fixe et incontestable. Mais on ne doit pas présupposer le Tout ; chaque philosophe doit pouvoir définir sa vision propre de la réalité et considérer ce qui la constitue : « Pour les philosophes, d'abord, le réel est ce qui est éternel, et ce qui est éternel varie d'un philosophe à l'autre, d'un métaphysicien à l'autre. »², explique-t-il. Sortir des préjugés, pour rechercher le Tout, semble plus facile, en ce qui concerne le philosophe, que pour le commun des mortels qui reste empêtré dans ses propres croyances. Pour le philosophe l'usage de la raison est probablement primordial. Sa lucidité lui permet de se défaire des opinions courantes, lui autorise à repenser le monde et pour cela il peut se fier à sa propre vision des choses. Ce n'est pas le cas pour ce que la *doxa* considère habituellement comme le Tout de la réalité, qui dès lors apparaît beaucoup plus restreint. Mais qu'est-ce que la réalité ? Comment appréhender l'ensemble ? En ce qui concerne Descartes, Kant, Hegel ou Leibniz, on admet que cette idée de la totalité est représentée par « l'idée de Dieu ». Ces philosophes sont partis de cette idée pour établir leurs systèmes philosophiques. Il s'agit d'une pensée, sensée certes, mais qui en réfère à des choses données par avance et qui restreint la « vraie » totalité des choses. « Pour les croyants en Dieu, Dieu, le monde et l'homme, voilà le Tout de la réalité³ », affirme Marcel Conche.

Pour lui, un vrai philosophe, tout de moins tel qu'il le considère, ne saurait suivre cette voie. Il est conscient de l'approche pluraliste et ne peut se contenter de cette notion de réalité. Il faut qu'il continue son vrai travail de philosophe, c'est-à-dire méditer et réagir, pour aboutir à des choses dont l'existence, une fois établie, n'admet aucun doute. Et l'idée de Dieu n'est-elle pas *a priori*, une idée qui admet le doute ? En analysant la réalité, on découvre toutes les difficultés qui permettent de porter plus loin la réflexion. Ainsi le problème du mal, par exemple, est différent suivant les époques. Il semblerait que nous soyons à celle où il a plus d'importance qu'il n'en a eu à certaines autres. En effet la croyance en la « bonne » foi du temps de Montaigne par exemple, permettait plus facilement d'autoriser l'existence du mal et de justifier certaines exactions, alors que maintenant, le raisonnement est plus difficile à tenir. Le mal « absolu » dont parle Marcel Conche est un mal incompréhensible car injusti-

¹ CONCHE, 2012 : 24.

² CONCHE, 2016 : 15.

³ CONCHE, 2012 : 38.

fiable ; et « qui ne peut se justifier à quelque point de vue que l'on se place. ⁴»

Aussi l'existence du « mal absolu », la souffrance des enfants, annule-elle l'existence de Dieu pour Marcel Conche. Ceci constitue la vérité première, le « point d'Archimède ⁵» de la réflexion du philosophe. Et cette vérité ainsi reconnue, impliquant la perte de Dieu, permet à sa réflexion de progresser. Cependant, il reconnaît que cet argument contre Dieu, s'il l'a persuadé, n'a pas la valeur d'une preuve irréfutable de l'inexistence de Dieu⁶.

Ce faisant, le philosophe reconstitue la totalité du Tout, comme devant être une suite progressive, une somme de vérités, n'excluant aucunement la vérité précédemment établie. Ainsi peut-on constituer peu à peu la totalité du réel, par juxtaposition de vérités qui sont incontestables. Cette méthode a en outre l'intérêt de montrer le désordre absolu dans lequel se déroule ce réel. Il ne faut donc pas se restreindre à l'aspect des choses, mais au contraire, il faut apprendre à suspendre son jugement de façon à laisser apparaître toutes les catégories du dogmatisme : essence, phénomène, réalité, idée. Qu'est-ce que la philosophie ? [dit Marcel Conche] Je dirai : « ... recherche de la Vérité (...) au sujet du Tout de la réalité et de la place de l'homme dans le Tout. »⁷ Qu'est-ce que le réel, le Tout de la réalité ? Serait-il limité au donné ? Il s'agit de trouver la vérité de ce qui apparaît à partir du donné, de l'ensemble du réel, c'est-à-dire le donné et de l'au-delà du donné. Le terme de *phusis* (nature) convient parfaitement à cet ensemble, pris au sens grec, c'est-à-dire ce qui croît, qui génère.

La Nature, « ensemble des choses » est la *phusis*, force productrice, génératrice, «...la force qui fait naître et croître les vivants, donc une force de vie, une force aveugle de vie. »⁸ dit Marcel Conche. Et il rajoute : « Le discours métaphysique du naturalisme dévoile ce qui, pour le philosophe, est la Vérité même, mais que, n'ayant que des arguments, des intuitions et des sentiments d'évidence, il n'a pas le moyen, faute de preuves, d'imposer à tous les esprits. »⁹ Le terme de métaphysique, quant à lui, est compris, comme ce qui va au-delà de la science, c'est-à-dire comme au-delà de la physique comme science.¹⁰ Ainsi en est-il de l'apparence de la réalité. Les choses nous apparaissent en fonction de nos moyens de perception. Et ce problème de l'être, de l'apparence, outre qu'il s'impose en dehors de toute croyance religieuse, rejoint le problème du temps, car nous vivons dans le temps infini de la nature et non dans le temps réduit de l'homme. Comme le dit Montaigne que Marcel Conche se plaît à citer : « Pourquoi prenons nous titre d'être, de cet instant qui n'est qu'une étoile [éclair] dans le cours infini d'une nuit éternelle, et une interruption si brève de notre perpétuelle et naturelle condition ? »¹¹

L'apparence

Ce texte de Marcel Proust, permet d'approcher la notion d'apparence :

[...] Je compris que ce n'est pas le monde physique seul qui diffère de l'as-

⁴ CONCHE, 2013 : 17.

⁵ L'expression « point d'Archimède » est issue d'une phrase communément attribuée au scientifique grec Archimède : «*Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde* », vœu qu'il aurait prononcé en découvrant le principe du levier. Cela marque ainsi le point de départ certain d'une explication. («*Archimède, pour tirer le globe terrestre de sa place et le transporter en un autre lieu, ne demandait rien qu'un point qui fût fixe et assuré. Ainsi j'aurai droit de concevoir de hautes espérances si je suis assez heureux pour trouver seulement une chose qui soit certaine et indubitable.* » Descartes, *Méditations, Seconde*, GF Flammarion, 2011, p.71).

⁶ CONCHE, 2013 : 20 : « La preuve oblige à l'assentiment, l'argument non. La preuve met la liberté sous le joug, l'argument non. Dans les sciences, l'on a des preuves ; en métaphysique, des arguments. »

⁷ CONCHE, 2012, Avertissement, 7.

⁸ CONCHE, 2011 b : 114.

⁹ CONCHE, 2012 : 55.

¹⁰ Terme inventé et pratiqué depuis Andronicos de Rhodes, lors de la référenciation des textes d'Aristote. Cf. Aristote, *Métaphysique*, Flammarion, Paris, 2008, *Introduction*, 7-12.

¹¹ MONTAIGNE, *Ceuvres complètes*, Seuil, Paris, 1967, 218.

pect sous lequel nous le voyons ; que toute réalité est peut-être aussi dissemblable de celle que nous croyons percevoir directement et que nous composons à l'aide d'idées qui ne montrent pas mais sont agissantes, de même que les arbres, le soleil et le ciel ne seraient pas tels que nous le voyons, s'ils étaient connus par des êtres ayant des yeux autrement constitués que les nôtres, ou bien possédant pour cette besogne des organes autres que des yeux et qui donneraient des arbres, du ciel et du soleil des équivalents mais non visuels.¹²

La notion d'apparence est difficile à expliquer, car impliquant une certaine angoisse devant la fugacité des choses. Le temps, qui n'est ni être ni l'Être, affirme seul son pouvoir sur toutes choses. Il faut penser non contre le temps, mais au fil du temps et considérer la vie seulement comme un évanouissement de moments.

Suivant la définition qu'en fait le CNRTL¹³, il existe deux sens à l'apparence : premièrement la manière dont quelque chose apparaît, se manifeste, soit aux sens, soit à l'esprit ; deuxièmement, l'aspect seulement superficiel, souvent trompeur d'une chose, par opposition à sa réalité. En effet, « Au moyen de notre sensation, nous ne percevons toujours que la manière dont les choses nous apparaissent, dont elles impressionnent à telle ou telle occasion les organes de la sensation ; aussi ne pourrions-nous former que des jugements hypothétiques et n'avoir que des opinions sur leurs qualités. »¹⁴ L'apparence constitue « la présence, ce que l'on voit, perçoit (...), pouvant être dû à un leurre, (...) lié à la faiblesse des sens et de la raison humaine »¹⁵ pour Alain Rey, et André Lalande dit que dans son sens C (le sens métaphysique), l'apparence est « [une] présentation en tant qu'elle est considérée comme différente de la chose en soi qui y correspond. »¹⁶

Pour Diogène Laërce, Pyrrhon d'Élis, considéré comme fondateur de l'école sceptique, ne se fiait à rien. Dans de multiples anecdotes¹⁷, il a mis en avant son indifférence et son détachement à l'égard des incidents de la vie. Il se méfiait des sensations, si diverses suivant nos dispositions, qui donnent lieu à différentes interprétations possibles. Il remet en question l'idée d'étant (*to on*), de la vérité de l'étant et l'idée d'Être. En supprimant toute démonstration, il retrouve l'apparence des choses. Il définit ainsi le *ou mallon* (pas plus) en disant de *chaque chose n'est pas plus qu'elle n'est pas, ou qu'elle est et n'est pas, ou qu'elle n'est, ni n'est pas*.¹⁸ Cette citation d'Aristocès d'après Timon de Phlionte précise :

Celui qui veut être heureux doit considérer d'abord ce que sont les choses ; en second lieu quelles dispositions nous devons avoir envers elles ; enfin ce qui résultera de cette disposition. Pyrrhon déclare que les choses sont égales et sans différence, instables et indiscernables, et que par conséquent nos sensations et nos opinions ne sont ni vraies ni fausses. Sur le second point, il dit qu'il ne faut avoir nulle croyance, mais rester sans opinions, sans inclinations, et fermes dans ces formules : *nulle chose n'est plutôt qu'elle n'est pas ; elle est et elle n'est pas, ni elle n'est ni elle n'est pas* : Sur le troisième point Timon dit que de cette disposition résulteront d'abord le silence (*ἀφασία*) et ensuite l'ataraxie.¹⁹

¹² PROUST, 1988 et 2021 : 121.

¹³ CNRTL, Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales, <https://www.cnrtl.fr/>

¹⁴ PRADEAU, 2022 : 59.

¹⁵ REY, 2019 : 158.

¹⁶ LALANDE, 2006 : 69.

¹⁷ DIOGENE LAËRCE, 1965 : 191.

¹⁸ CONCHE, 1973 : 31.

¹⁹ BREHIER, Édition électronique : 254.

Pour Marcel Conche, usuellement compris, « l'apparence, telle qu'on l'entend d'ordinaire, est l'apparence *de* quelque chose *pour* quelqu'un. »²⁰ Mais cette notion ne lui suffit pas. Il atteint l'idée d'« apparence absolue », qui rend compte de l'abandon total de la chose en soi.

Pour nous approcher de cette notion, il stipule : « ...si tu saisis que tout passe, que tout meurt, que la mort seule ne meurt pas, si tu saisis cela, tu touches à ce que j'appelle l'apparence. »²¹

L'apparence ne se fonde pas, elle passe, puis disparaît en s'évanouissant. Cependant, le concept d'être « ...ne sert qu'à transformer ce monde-ci, où notre vie s'écoule, en un monde apparent, illusoire²² – apparent au sens d'« illusoire »²³, dit-il dans *Orientation philosophique*. L'apparence se montre donc comme le lieu de développement de la vie dans son quotidien, avec toutefois un caractère fugitif. C'est l'avancement, le bouillonnement de la vie, mais d'une manière éphémère : car le temps, indépendant de nous, entraîne tout, de façon inévitable, vers le néant. Et « Rien ne conserve dans le temps une identité telle que l'on puisse dire : « ceci est telle chose. »²⁴

Cette notion d'apparence le conduit à affirmer le scepticisme présent dans sa philosophie et à en préciser certains aspects. Pour cela, il faut retourner à l'essence de la chose et définir ce qu'elle signifie. Puis il faut la mettre en perspective avec le temps.

Le « il-y-a », l'apparence pure

On cherche le Tout de la réalité. Mais ce Tout est partiel, morcelé. Il est constitué de choses diverses. La chose se révèle à l'individu. L'apparence est, elle, relative à l'essence, c'est-à-dire, « ce que la chose est ». L'apparence pure, c'est le « il-y-a ». Il constitue « l'essence » de la chose. L'essence, c'est la pure expression de quelque chose ; ce qu'elle est lorsqu'on la dépouille de ses qualités secondaires ; le concept d'essence désigne le « simple ». Dans le sens A d'André Lalande, l'essence est « (...) ce qui est considéré comme formant le fond de l'être. »²⁵ « L'essence n'est pas isolée, elle signifie qu'un être, par son essence, a un rôle, une place lui revenant de droit dans sa totalité. »²⁶ dit Marcel Conche.

Martin Heidegger fait la différence entre être et étant²⁷. Il prend l'exemple d'un morceau de craie : l'étant est le côté « pratique » de la craie (forme, couleur, friabilité), l'être c'est le fait qu'elle existe, comme craie. Cependant Heidegger, d'après

²⁰ CONCHE, 2011 a : 152.

²¹ CONCHE, 2011 a : 155.

²² REY, 2019 : 1764 : Illusoire : «... s'applique à ce qui peut faire illusion mais ne repose sur rien de réel. »

²³ CONCHE, 1990 : 147.

²⁴ PRADEAU, 2022 : 69.

²⁵ LALANDE, 2006 : 301.

²⁶ CONCHE, 1990 : 273.

²⁷ Les philosophes allemands (le terme apparaît chez Kant comme une catégorie de l'entendement), ont formé le substantif *Dasein*, qui peut s'entendre en deux sens : au sens passif, comme le fait d'exister, l'existence, au sens actif, comme l'être qui est présent au monde en y existant.

C'est à partir de ce second sens que Heidegger a formé sa notion de *Dasein*, par laquelle il désigne l'homme.

Le *Dasein* est le concept fondamental de la philosophie de Martin Heidegger. Le *Dasein* renvoie au sujet, constitué par la temporalité, qui éclaire la signification de l'Être.

Ainsi, *Da-Sein* doit être compris dans sa relation au *Sein*, à l'Être : « Le *Dasein* est cette entité qui, dans son Être, traite l'Être comme un problème » (Être et Temps — Sein und Zeit). Autrement dit, le *Dasein* est le fait, pour l'homme, d'être le « là » de l'Être, c'est-à-dire une ouverture et une présence à cet Être.

ce qu'en rapporte Marcel Conche, aurait dû dire *si* cette craie existe réellement au sens de Montaigne, car un être doit poser le problème du temps, exister en fonction du temps. « Car pourquoi prenons-nous titre d'être, de cet instant qui n'est qu'une étoile[qu'un éclair] dans le cours infini d'une nuit éternelle... ? »²⁸ dit Montaigne. En effet, en faisant intervenir le temps, on sort du temps étrié humain, borné par la vie humaine, on passe au temps sans limites, qui existe depuis toujours. Pour Marcel Conche, « ...lorsque nous projetons, voulons, réalisons, le temps immense de la Nature est oublié : nous vivons dans un temps rétréci, où les heures, les jours, les saisons, les âges de la vie, ont des durées si appréciables que quelquefois, à les sentir si lentement passer, nous éprouvons l'ennui. »²⁹ Aussi Heidegger aurait-il dû poser la question de l'importance de l'être dans ce temps infini. En méconnaissant Pyrrhon, comme le dit Marcel Conche, il ne s'est pas préoccupé de la notion de « ...*phainoménon*, comme ni apparence-*de* (d'un être), ni apparence-*pour* (pour un être – le sujet), mais Apparence qui ne laisse rien hors d'elle – Apparence pure ou absolue. »³⁰ (...) et il insiste sur son scepticisme, en reformulant : « Dans la conception pyrrhonienne (ou la mienne, comme on voudra), l'apparence n'est ni apparence-*de* (d'un être, l'objet), ni apparence-*pour* (pour un être – le sujet), mais apparence qui ne laisse rien hors d'elle – universelle ou absolue. »³¹

Pour Marcel Conche, il faut donc distinguer l'« être » et le « il-y-a », car ce sont deux choses différentes. Aussi précise-t-il : « Or le *il y a*, au contraire de l'être, est compatible avec le fait de ne pas oublier le Temps. (...) Ce qui est dans le temps, y ayant commencement et fin, semble être, sans être vraiment. (...) Le temps et l'être sont éternels. Ils sont dès lors indissociables l'un de l'autre. N'étant pas dans le temps, et donc n'ayant ni commencement ni fin, ils sont infinis. »³² Le « il-y-a » est dans le temps humain limité, alors que « l'être » est dans le temps éternel et infini, lui-même éternel et infini. Le « il-y-a » doit être transformé en « être » pour passer dans le temps infini. Mais cet être ne reste qu'une apparence, elle aussi éternelle et infinie, car ni apparence *pour*, ni apparence *de*, il s'agit d'une apparence pure, absolue, l'essence de la chose.

Cette idée d'apparence absolue conjointe avec celle de « il-y-a » qui fait intervenir le temps, est capitale pour Marcel Conche. Car en fait, elle désigne l'apparence telle qu'il la conçoit. Apparence absolue et relativité du temps humain dans le temps éternel, ces deux notions ont leur importance dans sa philosophie naturaliste et confirment le scepticisme de celle-ci.

²⁸ Déjà cité dans ce texte.

²⁹ CONCHE, 2008, XLIX : 254.

³⁰ CONCHE, 2008 LII : 266.

³¹ CONCHE, 2008 L : 255.

³² CONCHE, 2008 L : 259

Bibliographie

- BRÉHIER Émile, *Histoire de la philosophie* Tome I, Édition électronique, http://classiques.uqac.ca/classiques/brehier_emile/Histoire_de_philo_t1/brephi_1.pdf
CNRTL, Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales, <https://www.cnrtl.fr/>
- CONCHE Marcel, *Pyrrhon ou l'apparence*, Éditions de Mégare, 14640 Villers sur Mer, 1973
- , *Orientation philosophique*, PUF, Paris, 1990
- , *Noms Journal étrange III*, PUF, Paris, 2008
- , *Vivre et philosopher*, LGF, Paris, 2011, a
- , *Analyse de l'amour et autres sujets*, LGF, Paris, 2011, b
- , *Métaphysique*, PUF, Paris, 2012
- , *Présentation de ma philosophie*, HDiffusion, Auxerre, 2013
- , *Entretiens*, Les Cahiers de l'Egaré, 83200 Le Revest-Les-Eaux, 2016
- DIOGÈNE LAËRCE, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Tome II, GF Flammarion, Paris, 1965.
- LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris, 2006.
- MONTAIGNE Michel de, *Œuvres Complètes*, Seuil, Paris, 1967.
- PRADEAU Jean-François, *Héraclite*, Éditions du Cerf, Paris, 2022.
- PROUST Marcel, *A la recherche du temps perdu, Le côté de Guermantes*, Folio Gallimard, Paris 1988 et 2021.
- Rey Alain, *Dictionnaire historique de la LF*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2019.